Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
Un an - - - - - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - - Quinze franc
Six Mois - - - - - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.



SOMMAIRE

MADAME

Pour vos petits dîners fins, et vos banquets de famille, ayez de la viande de premier choix. Vous la trouverez chez

Hormisdas A. Giguère
34, 36, 38, 40
Marché Bonsecours
MONTREAL
Tél Bell, Main 2479.

QUERY FRERES Photographes

1854 Rue Ste-Catherine, Montréal

EDMOND GIROUX, Jr.

Pharmacien Chimiste
Edifice du Monument National
216 RUE SAINT-LAURENT
Téléphone Main 2628.
Spécialité: Ordonnances des Médecins.

Fleurs Fraiches!

Reçues tous les jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Theatres
1607 RUE STE. CATHERINE
Tél. Bell Est 1049
Tout ouvrage exécuté à des prix modérés.

Montres et Bijoux

Notre assortiment de nouveautés est maintenant complet. Une visite à notre Exposition vous sera avantageuse.

N. BEAUDRY & FILS
Bijoutiers Opticiens
212 Rue St-Laurent, Montreal

Essayez le Polisseur **CANDO** pour argenterie
Demandez un échantillon.
TÉL. BELL, MAIN 2106.



DENTISTES...

Nos dents sont d'une grande beauté, naturelles, incassables, incassables, sans traces d'artifices, et donnent la plus grande satisfaction à tous. Elles sont garanties. Or, ciment, argent pour plombage. Electricité.

Institut Dentaire Franco-Americain
162 Rue St Denis Montreal
Bell Est 1744

Elixir Iodo-Tannique Glycerophosphate "Gagner"

Tonique reconstituant du système nerveux et osseux

CONTRE:—**Neurasthénie**, anémie, rachitisme, Tuberculose, faiblesse musculaire, débilité générale, etc

Dosage.—Chaque cuillérée à soupe contient: 0.25 centigrammes de glycerophosphate de sonde, 0.02 centigrammes d'Iode, combiné à 0.15 centigrammes de Tannin.

Mode d'emploi.—Adultes une cuillérée à soupe aux repas; enfants, une à deux cuillerées à thé.

Seul Deposhaire *PHARMACIE GAGNER* *Coin des rues Ste-Catherine et St-Denis* *MONTREAL*

Librairie Beauchemin

à responsabilité limitée
256 RUE ST-PAUL, MONTREAL

LETTRES DU P. DIDON à Mademoiselle Th. V 27e édition, 1 vol. in-12 .... 0.88
LETTRE DU P DIDON à un ami, 1 vol. in-12 0.88
L'EDUCATION PRESENTE. Discours à la jeunesse par le P. Didon, 1 vol in-12 .... 0.88
INDISSOLUBILITE ET DIVORCE. Conférences de Saint-Philippe du Roule, par le P. Didon, 1 vol. in-12 .... 0.88
LA FOI EN LA DIVINITE DE JESUS. Conférences prêchées à l'Eglise de la Madeleine. Carême de 1892, par le P. Didon. 1 vol. in-12 .... 0.88
EN TERRE SAINTE, par Mademoiselle Th. V (Thérèse Vianzone, 1 vol. in-12, illustré . 0.88
HENRI DIDON, par Jaël de Romano, 1 vol in-12 ....

Librairie Beauchemin

(à responsabilité limitée)
256 Rue St-Paul, Montréal.



SPECIALISTE

BEAUMIER

Médecin et Opticien
A L'INSTITUT D'OPTIQUE
Examen des Yeux GRATIS
1824 Ste-Catherine
Coin Ave Hôtel-de-Ville Montréal.

Est le meilleur de Montréal comme fabriquant et ajusteur de LUNETTES, LORGNONS, YEUX ARTIFICIELS, etc., A ordre, garantis pour bien voir, de loin et de près, et guérison d'Yeux.

Le Terminal et les Chars Urbains arrêtent à la porte.

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15 cents par piastre pour tout achat en lunetterie.

Pas d'agents sur le chemin pour notre maison responsable

POUR BIEN RECEVOIR

Vos amis, ayez toujours les

Vins Porto & Madère
—DE—
BLANDY FRERES.

Seuls agents à Montréal:
LAPORTE, MARTIN & CIE.

Montreal Mode

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

En vente en tous les dépôts.

Direction et Administration:

22a RUE EMERY
...MONTREAL...
Tél. Main 2045.



CONSOMPTION

CAPSULES CRESOBENE

On ne se soigne plus avec les mêmes remèdes aujourd'hui. Les théories de Pasteur ont bouleversé les méthodes de traitement. Ainsi dans les maladies des voies respiratoires (Toux, Rhumes, Laryngites, Asthme, Bronchites, Tuberculose) on emploie avec le plus grand succès le merveilleux anti-microbes les Capsules Cresobene qui renferment des produits balsamiques et antiseptiques d'une incomparable volatilité dont l'efficacité tient du prodige. DEPOT, ARTHUR DECARY Phcien 1685 Ste Catherine, MONTREAL et toutes pharmacies.

50¢ le Flacon. Monsieur Decary envoie gratuitement sur demande un livret COMMENT LUTTER CONTRE LES MALADIES DES POUMONS.

3ME ANNÉE—No 21 LE NUMÉRO, 10 CTS SAMEDI, 4 FÉVRIER 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

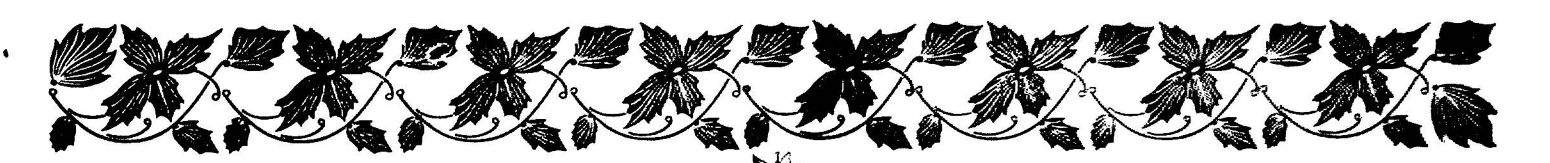
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT :
Un an - - - - - $2.00
Six Mois - - - - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL, MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - - Quinze francs
Six mois - - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



Sonnet

—

A mon filleul Louis Bergevin.

—

1er janvier 1905.

—

Enfant ! — ô douce fleur qu'un printemps fit éclore !
De cette vie à peine as-tu franchi le seuil,
Que jamais on ne vit plus souriant accueil
Saluer parmi nous plus ravissante aurore !

Tu ne connais encor ni tristesse ni deuil ;
S'il est des jours amers ton âme les ignore...
Et pourtant l'on a vu l'horizon que Dieu dore
Sous de brillants reflets cacher plus d'un écueil.

Oui, mais, fixant pour toi le cours des destinées,
La fée aux ailes d'or des heures fortunées
Dès ton premier soleil te marqua de son sceau.

Puisses-tu, si jamais gronde au loin la tempête,
Voir, toujours et partout, sourire sur ta tête
L'astre dont le rayon caressa ton berceau !

LOUIS FRECHETTE.

Choses Vecues

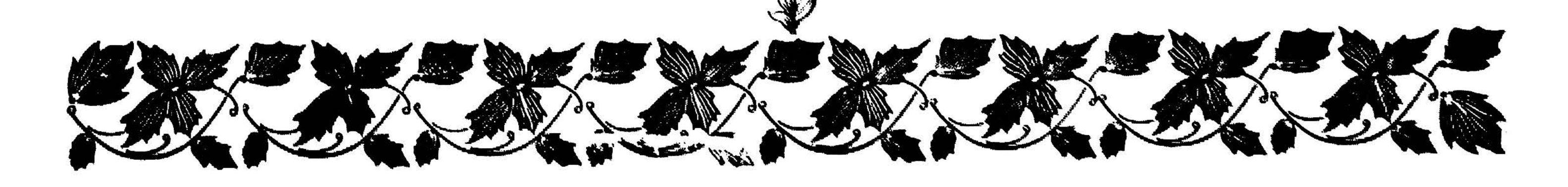
J'étais las de lutter, j'étais las de souffrir,
Sur le banc, près de moi, tu vins t'asseoir rieuse,
O toi, la sainte, toi, la charmante diseuse
De mots consolateurs. Et là, j'ai cru t'offrir,
La plus large part, de mon âme soucieuse.

Déjà, j'avais connu de douloureux éveils,
Mon front avait pâli sous la rigueur des choses,
Et toi, dans mes cheveux, tu passas tes mains roses,
Et les tièdes rayons de bienfaisants soleils
Chassèrent de mon ciel les nuages moroses.

Ta voix est le murmure exquis du vent du soir ;
J'ai vu l'azur des cieux dans tes regards de femme ;
Rien n'égale, pour moi, la blancheur de ton âme...
Sur le vieux banc moussu reviendrais-tu t'asseoir
Si je saignais encore sous la morsure infâme ?

INCONNU.

(Cette jolie poésie a été envoyée par l'auteur qui n'a pas signé.— Note de la Réd.)



A Batons Rompus

Dans l'angle d'un salon, l'autre après-midi, alors qu'un élégant raout battait son plein, j'essayais consciencieusement d'oublier la couleur noire de l'encre et l'odeur âcre du papier à copie, dans la contemplation d'une assiette de crême rose et blanche, quand je fus arrachée à la douceur de mes songeries par la voix d'une dame qui me disait :

—Que pensez-vous, Françoise, des jeunes messieurs qui, au lieu de faire des visites, envoient leurs cartes par la poste, au jour de l'an.

—Je ne m'en plaindrais pas, madame, fis-je distraitement et sans un grain de malice. Décidément, ce blanc et ce rose sont choses si jolies que je voudrais les adopter pour couleurs mes pensées. Mais l'œil indigné de mon interlocutrice me rappela soudain au sentiment de la situation présente.

—Serait-il possible, repris-je, que dans une maison où il y aurait des jeunes filles à marier les messieurs envoyassent leurs cartes au lieu d'aller en personne déposer de tendres hommages ? Existeraient-ils de pareils monstres en notre beau Canada ?

J'avais tort de plaisanter. Vous allez voir.

—Riez, si vous voulez, reprit la dame. N'empêche que nous avons bien quelque droit d'exiger de ces messieurs un peu plus de déférence. Ne sont-ils pas reçus dans nos salons avec un très flatteur encouragement...

—Il est de fait, dis-je, que rien ne saurait être ni plus encourageant, ni plus flatteur que l'accueil qui leur est donné.

—Ne sont-ils pas de toutes les fêtes, de toutes les parties de plaisir. Ne les approvisionnons-nous pas copieusement de nos meilleures pâtisseries, ne les abreuvons nous pas libéralement des plus fines de nos liqueurs ? Et pour reconnaître tant de politesses, ils ne font rien, absolument rien. Dans la plupart des circonstances, ils ne sont pas même polis, et pour se débarrasser des visites obligatoires, pour n'avoir pas à se déranger, ils nous adressent de minces petits cartons blancs. Ah ! quelle différence avec mon temps !

—Madame, dis-je à mon tour, tout à fait saisie et pénétrée du ton solennel et tragique de mon interlocutrice, voulez-vous me permettre de vous définir la différence qu'il y a entre les jeunes gens de votre temps et nos contemporains ? De votre temps, les jeunes messieurs connaissaient leur devoirs envers les jeunes filles et on les leur laissait accomplir. De nos jours, ils le connaissent encore, mais ils se sont aperçus qu'ils pouvaient y manquer sans en souffrir aucunement. De votre temps, on exigeait des égards ; en celui-ci, on leur en prodigue tant qu'il ne leur reste plus le loisir de nous en donner. Ce sont ces messieurs maintenant qui, au lieu de faire des politesses, les attendent de la part des jeunes filles. Et ils n'ont pas à les attendre longtemps, car ces demoiselles et ces dames sont aux attentions, aux petits soins auprès d'eux. Elles les amusent, elles allument leurs cigares, elles leur servent à manger, elles leur versent à boire. Dans la rue, elles vont les chercher du regard, dans le salon de la maman, ils ont le meilleur fauteuil. Lors même qu'ils omettent de faire une visite, on les invite tout de même, on les en prie de la voix, par lettre ou par le téléphone. Autrefois, un jeune homme n'était pas demandé dans une maison avant qu'il n'y eût préalablement fait une visite en bonne et due forme. Aujourd'hui, on demande des messieurs qu'on ne connait même pas.... Qu'y a t-il donc d'étonnant que le respect des convenances se perdent avec la dignité féminine. Nous en sommes rendues à ce point que ces jeunes messieurs ont à se défendre—ils s'en plaignent même, croyez-le,—des avances des demoiselles d'aujourd'hui et, il y a de quoi frémir quand on songe à ce que de respectables mères de famille pardonnent, de nos jours, à un bon parti.

* * *

Il m'était doux après cette violente sortie de retourner à la crême blanche et rose qui m'attendait sur mon assiette. Je n'y avais pas plutôt plongé ma cuillère qu'une autre petite madame vint me relancer.

—Partez donc en guerre, je vous prie, me dit celle-ci, contre les caricatures grotesques de Timothée et du Père Ladébauche. C'est inouï qu'on puisse publier des journaux avec des horreurs pareilles qui gâtent le goût du public et nous rendent ridicules à l'étranger.

Si l'on voit dans ce français iroquois du Père Ladébauche, notre littérature nationale, il n'est pas étonnant qu'on ne sépare pas les Canadiens de l'idée des Sauvages. Et les enfants qui copient tout ce qu'ils voient et tout ce qu'ils entendent ont tôt fait d'adopter un pareil langage. L'autre soir, mon bébé de cinq ans, fâché qu'on le mit au lit quand il ne le voulait pas, a répété à plusieurs reprises le juron du père Ladébauche...

Quant à Timothée, dans une église de cette ville, un de ces dimanches, un théologien de renom faisait un sermon très sérieux sur une des vérités de la religion, quand il lui arriva, au cours de la prédication, de dire : au contraire. Aussitôt un frémissement secoue l'auditoire. Tout le monde sourit, le prédicateur lui-même, interloqué, reste court.. Non, vraiment, Timothée et Ladébauche passent à l'état de scie. A tous les points de vue, ce sont des personnages néfastes et insupportables. N'est-ce point aussi votre avis ?

Je fis avec la tête un grand signe affirmatif, la bouche trop pleine pour parler de crême blanche et rose.

FRANÇOISE.

Comment fut composé le "Noel" d'Adam.

... A l'époque où se reportent mes souvenirs, les soirées artistiques et mondaines de M. Magnan—riche propriétaire du Gard — étaient célèbres. Le poète Placide Coppeau y disait des vers et Mme Emily Laurey, cantatrice distinguée, ayant été même, disait-on, élève d'Adolphe Adam, y charmait un cercle de privilégiés par l'éclat de son réel talent.

Donc, en l'an de grâce 1845 peu de jours avant les belles fêtes de la Nativité, aussi religieusement que joyeusement célébrées dans la partie du *Gai-Savoir* et des *Cigaliers-Félibres*, il y avait réunion chez les Magnan. A un moment, ce soir-là, la maîtresse du logis, qui avait transformé son salon en un véritable sanctuaire de l'*Art*, pria, avec sa grâce accoutumée l'humble poète Placide Coppeau, qui était l'un de ses invités, de vouloir bien lui composer quelques strophes à l'occasion de la solennité prochaine...

—Mme Laurey, lui dit-elle, se fera un plaisir de les envoyer à son excellent professeur, qui se décidera peut-être à les mettre en musique...

Comment résister à un pareil désir ? Dès le lendemain, les strophes qui allaient bientôt devenir célèbres, furent écrites : Placide Coppeau les composa d'inspirations subite, et en voiture, assure-t-on Il ne se doutait guère, alors du destin glorieux réservé à son œuvre. Et ce fut avec une simplicité charmante qu'il lut ses vers à quelques amis. Puis aussitôt mise sous pli, la pièce partit pour la Capitale, à l'adresse du compositeur, que la partition du *Chalet* avait déjà rendu célèbre. Et les voûtes d'une église parisienne retentirent de ce chant superbe dont Lamartine, devenu plus tard l'ami du poète, put dire : " Ce cri de l'âme est la *Marseillaise* religieuse ! "

ANT. CHANSROUX.

Chapitre des Chapeaux

La directrice du journal. — Bonjour, monsieur le Québecois, et bonne et heureuse que je vous souhaite.

L'ami du journal.—Je vous la souhaite non moins cordialement, ma chère directrice.

La directrice.—Quel bon vent vous amène? Venu pour entendre Réjane, sans doute. Ne vous défendez pas. C'est étonnant le nombre de vos concitoyens qu'appelaient à Montréal des affaires pressantes cette semaine. Les affaires, entre nous, n'étaient qu'un prétexte. Merci pour cet hommage à mon sexe. A propos, vous m'en devez un autre. M'apportez-vous enfin l'article depuis si longtemps promis?

L'ami.—Hélas! non. L'invitation était charmante, mais je ne sais trop comment confesser le sentiment qui m'a toujours arrêté au seuil de votre aréopage féminin. Au moment de tirer la sonnette, le Petit Sénat d'Erasme—qui rime avec sarcasme—me revenait toujours en mémoire.

La directrice.—Le rapprochement est injuste. Nous ne sommes pas aussi exclusivistes que les dames allemandes du temps d'Erasme. Nous recevons beaucoup de messieurs, et si vous vous étiez donné la peine d'entrer, vous vous seriez trouvé en nombreuse compagnie d'hommes très distingués, des magistrats, des abbés, des avocats, *et cætera*. Assurément, vous n'aviez pas peur d'être traité de féministe en venant chez nous?

L'ami.—Je craignais au contraire de l'être trop. Mon intention était de débuter dans votre cercle par une action d'éclat, par une réforme que j'appellerai capitale puisqu'elle vise la tête même. J'avais des mots tout trouvés pour justifier mon intrusion. En mettant le pied dans le cénacle des femmes, j'aurais dit: "Mesdames, il faut bien qu'on s'occupe de vos affaires puisque vous les négligez si coupablement."

La directrice.—Expliquez-vous vite, monsieur. Je brûle d'entendre en quoi vous pouvez nous sauver contre nous-mêmes.

L'ami.—Il s'agit d'un cas d'aveuglement sans précédent. Le vice que je veux extirper crève les yeux, se pavane, se promène au grand jour, on le salue à chaque pas, et cependant personne n'a l'air de le voir. On dirait une conspiration nationale pour recéler un mal national lui aussi.

La directrice.—Plus vous parlez, plus vous piquez ma curiosité dans le vif, mais moins je vous devine. Ne vous faites pas davantage le complice de cette conspiration du silence, et dites-moi tout de suite ce qu'il y a à corriger chez nous.

L'ami.—C'est l'article le plus apparent de votre toilette, celui qui domine tous les autres: le chapeau. L'été même, au moindre vent, il proteste sur vos têtes, il se mâte, se cabre comme un cheval rétif, menace à tout instant de briser les broches et autres liens fragiles qui l'assujétissent tant bien que mal à vos nattes savantes; trop souvent il s'amuse à vous dépeigner, à vous tirer les cheveux jusque dans la racine, parfois même le brigand vous échappe, et se laisse espièglement poursuivre jusqu'à ce qu'un passant plus adroit, après avoir réussi à l'arrêter dans ses bonds désordonnés en lui mettant le pied dessus, vous le rapporte dans un état lamentable. Mais l'hiver! voyons, entre nous, est-ce un ornement à se mettre sur la tête, quand le mercure se promène de 10 à 30 degrés au-dessous de zéro ou au milieu d'une de nos tempêtes de *Nordais?* Avec ses airs fanfarons, ce couvre-chef excentrique— géométriquement, s'entend, puisqu'il est plus large d'un bord que de l'autre—a tout l'air d'une ridicule bravade contre les éléments. Il faut voir nos sautillantes Québecoises manœuvrer tantôt tête-baisse, tantôt de babord à tribord, suivant que la bise les soufflette sur la joue droite ou gauche, et chez nous, vous savez, il vente toujours, et le vent change à chaque tournant de rue. L'autre jour, au plus fort de la dernière tempête, j'en admirais — ou plutôt j'en plaignais une, — emportée comme un papillon dans un tourbillon de neige, près du Bureau de Poste, juste au bord du promontoire; je la plaignais sincèrement, parce qu'elle était coiffée d'un immense fend-le-vent, espèce d'aéroplane qui semblait de force à l'enlever dans les espaces; ce qui serait peut-être arrivé si, abandonnant aux aquilons manchon et sacoche, elle n'avait d'une main vivement rabattu la visière de son chapeau, de l'autre pudiquement contenu le parachute de ses jupes. Et pourtant tu souriais, pauvre martyre de la Mode!

La directrice.—Voilà le mot. Que pouvons-nous contre la Mode?

L'ami. — Autres temps, autres mœurs. Autres climats, autres modes. Soyons de notre pays. Le bonnet de fourrure ferait sensation à New-York et à Paris; cependant l'homme s'en affuble volontiers au Canada. Pourquoi la Canadienne s'acharne-t elle tant à se coiffer à la parisienne?

La directrice.—Voudriez-vous nous voir porter des casques à poil comme les paysannes du Don ou les femmes Tchérémysses?

L'ami.—Mettez ce que vous voudrez, pourvu que le sens commun y soit. Mais je soutiens que votre chapeau à la mode est une absurdité, un non sens, une chose absolument contre nature. Quoi! le plus fort des deux sexes, le plus endurci, le plus habitué aux intempéries, s'emmitoufle des pieds à la tête, enfonce son bonnet ou son passe montagne jusqu'aux yeux, pardessus les oreilles; et la femme, parce qu'elle est plus délicate, plus frêle, plus sensible au mal, est condamnée à aller presque tête nue, le front, les oreilles à l'air, par les plus grands froids de l'hiver? Franchement, avons-nous droit de nous moquer des peu-

plades sauvages de l'Océanie, où, dans certaine circonstance intéressante, c'est le mari qui prend le lit, et la femme qui fait les honneurs de la maison ?

La directrice.—J'admets que notre aéroplane—comme vous l'appelez, n'est pas une machine d'hiver. Il découvre trop, laisse trop de portes ouvertes à la maladie. Le sage précepte : la tête froide, les pieds chauds, a été écrit pour la température normale, mais non pour ces froids excessifs, si fréquents à 15 ou 21 degrés sous zéro. C'est à Montréal, je crois, qu'une jeune fille, l'une de vos martyres de la mode, s'est gelé le front, il y a quelques années, et est morte au bout de quelques heures dans d'horribles souffrances. Cette expo ition exagérée de la tête est peut-être la source de tant de catarrhes, de céphalées, de névralgies qui font de si tristes ravages. Mais encore une fois contre les décrets de la Mode, que pouvons-nous ?

L'ami.—La mode ! la mode ! toujours ce grand mot qui répond à tout ! Mais on la fait la mode. On ne vous demande pas de retourner à l'horrible chapeau à bec de nos grand'mères, qui cependant savaient là dessous se faire aimer de nos grand pères. Mais assurément vos modistes peuvent créer quelque heureuse combinaison d'élégance et de confort. Dans la mantille en dentelle que les Espagnoles — ô ironie des femmes des pays chauds— jettent sur leur tête et nouent gracieusement sous le menton, dans le capuchon du domino de bal, dans le "fascinator" d'opéra, lâchons le mot : dans la capeline des fillettes, ne peut-on trouver la théorie de la nouvelle coiffure hibernale des Canadiennes ? Vous aimez à chauffer le sentiment national dans votre journal ; l'occasion est bonne : Je lance l'idée ; lancez la capeline canadienne.

La directrice.—C'est plus facile à dire qu'à faire. On se moquerait de nous.

L'ami.—Les sots seuls se moquent des innovations appuyées sur la raison. D'ailleurs, l'esprit d'initiation est de nature humaine. Qu'une demi-douzaine de vos élégantes, de celles qui donnent le ton, se concertent pour arborer le nouveau couvre-chef par une de ces glaciales journées de janvier, la renommée aux cent bouches l'ira dire aux quatre coins du pays ; toutes les femmes de Québec, d'Ottawa, de Toronto même, voudront en avoir, et le fabricant fera fortune. Ainsi va le monde et ainsi se fait la mode. Un marchand de campagne avait sur ses tablettes un lot de chapeaux démodés, absolument invendables. Il en fait choisir un certain nombre par sa femme et ses filles ; et le dimanche suivant ces échantillons vont à la grand'messe. Huit jours après, tout le stock avait été vendu, à 50 p. c. d'avance. Or, Montréal est une très grande paroisse.

La directrice.—Je le souhaite pour votre théorie des chapeaux, qui pourtant n'est pas tirée d'Aristote, monsieur Sganarelle.

L'ami.—Traitez-moi de charlatan, si cela vous plaît. J'aurais encore à soumettre d'autres réformes vitales qui relèvent de votre Petit Sénat : des notes très savantes sur l'abus des aliments gras, des pâtes feuilletées, du beurre fondu. Je vous prouverais que l'amour immodéré du "porc frais," par exemple,—si vous, mesdames, n'y mettez ordre,—est en train de tuer ce qui reste de foie chez cette belle jeune nation canadienne que M. Laurier est en train d'édifier, et que le petit déjeuner de nos plus modestes foyers coûte plus cher que celui du frugal riche... Mais voici l'heure de mon train, je me sauve Place Viger.

ULRIC BARTHE.

Histoire Vraie

IL y a bien longtemps, Odette, vivait dans un pays de brumes et de sapins, une châtelaine.... Elle était seule, seule avec un page qui rôdait presque sans cesse dans les bois d'alentour. Le château, avec ses énormes donjons gris et crevassés, s'élevait d'un air farouche et formidable, dans le vert froid des énormes sapins. Les seuls oiseaux, Odette, qui osassent se percher, et eussent la triste idée d'aller enfouir leurs nids sur ces créneaux mousseaux, étaient des corbeaux. Corbeaux sinistres aux ailes noires, aux cris lamentables, qui s'en allaient par les airs avec des lambeaux de nuages à leurs plumes. A part les croassements, on n'entendait rien, rien que le vent qui sifflait dans les cîmes de la forêt et qui tordait la brume.

Le château était lugubre avec ses murs épais, gris et humides, percés de loin en loin de meurtrières étroites. Le pont-levis s'était jadis abaissé pour ne se relever plus. Les salles dont les voûtes d'ogive se perdaient dans la nuit, étaient froides et noires comme des tombeaux. Là, où tant de belles dames et de seigneurs avaient passé, on n'entendait plus que le battement inquiet des ailes de chauves-souris. Et les oubliettes, pleines d'effroi et de mystère, jetaient parfois, au bout d'un corridor obscur, leur haleine souterraine. Combien de malheurs se sont consumés là-bas, tout au fond... au fond de ces cachots où suintent les rochers !

Il y avait, dans ce château, d'immenses cheminées où jamais plus de feu ne s'allumait ; des salles d'armes pleines d'armures rouillées et menaçantes... et immobiles. Il y avait des trappes, des cachettes, des portes qu'on n'ouvrait pas ; des fossés où l'eau croupissait, des blasons sans ors ni azurs, des fenêtres vitrées de multiples carreaux où dormaient des toiles d'araignées. Il y avait une chapelle habitée des hiboux ; une chapelle autrefois blanche, maintenant d'aucune couleur, mais sombre, sombre... une chapelle où Dieu n'était plus, où nulle lampe ne brillait, où nul encens n'embaumait. Et sur les dalles de marbre, dans les immenses escaliers qui résonnaient jadis sous les pas des gens d'armes, personne ne passait plus....

On voyait une salle de trône pavée de mosaïque, entourée de riches rideaux armoriés, immense ; elle était déserte aussi. D'énormes lampes tombaient des voûtes obscures, de gigantesques candélabres se dressaient dans les angles ; mais on ne les allumait point. Et à la clarté des soleils couchants, tous ces ors et ces bronzes jetaient des lueurs fauves. De massifs bancs de chêne disparaissaient sous des tentures écarlates. Trois portes étaient là, toutes les trois d'airain, mystérieuses, épeurantes... L'une menait dans la cour, où les ruines s'amoncelaient, et où la forêt vierge semblait se vouloir rétablir. La secon-

et étudier Thureau Dangin sur l'élégance des grands siècles.

Encore un potin et je termine. A quand la noce ?

Voilà ce que tout le monde se demande. On parle du départ prochain d'un personnage célèbre dont l'avancement rapide et la brillante fortune ont fait époque dans les annales de la capitale. C'est vers le pays du soleil, vers la perle des Antilles, à Cuba que pourrait bien se clore le roman. Les bananiers couvriront de leur large feuillage, les fleurs tropicales embaumeront de leurs puissantes senteurs cette idylle à sensation grosse de tempêtes futures.

YVETTE FRONDEUSE.



A MADAME CÉCILE LABERGE.

MADAME,

Désireux de savoir ce que l'on pense en Canada au sujet de mon pays et en particulier de ma chère ville natale, j'ai lu avec un vif intérêt votre article "Pélérinage Littéraire".

Il est probable que si j'avais eu, lors de votre visite à Bruges, la bonne aubaine d'être votre cicérone vous auriez pu donner aux lecteurs du "JOURNAL DE FRANÇOISE" l'occasion de se faire une idée plus exacte d'une ville qui passe pour être après Nuremberg, en Allemagne, une des plus intéressantes de l'Europe moderne.

Bruges, il est vrai, n'est plus ce qu'elle était jadis; seuls, l'aspect de ses monuments admirablement conservés et la richesse inappréciable de ses merveilleuses collections : tableaux inimitables de Hans Memling, à l'hôpital St-Jean ; des frères Van Eyck, inventeurs de la peinture à l'huile, au musée de l'Académie, des Van Oost et autres ornant les églises de Ste-Anne et de St-Jacques ; tombeaux en pierre de touche et cuivre ciselé, décorant l'église de Notre-Dame ; cheminée du Franc, chef-d'œuvre de sculpture conservé au Palais de Justice ; richissime collection de dentelles, exhibée dans la demeure des anciens seigneurs de Gruuthuise ; peintures murales dans le bijou architectural qu'est son Hôtel de Ville ; majestueux beffroi abritant le carillon le plus harmonieux de l'Europe, en face duquel se dresse fièrement le groupe historique de Jan Breydel et Pieter de Coninck, chefs des milices flamandes qui, en 1302, à la célèbre bataille des Eperons d'Or, écrasèrent l'élite de la chevalerie française, attestent la splendeur d'un passé glorieux, qu'en vain on couvrira d'un linceuil, au moment où il renaît pour émerveiller ceux qui visiteront "Bruges la Morte" de Rodenbach.

Il est regrettable, madame, que durant le court séjour que vous avez fait à Bruges, le brouillard qui "décolorait les vieilles maisons ornementées" vous a empêché de voir que leurs sculptures n'avaient rien de grotesque, et vous aura sans doute égarée dans quelque quartier excentrique, où il ne vous aura pas été possible de constater que si G. Rodenbach a cru pouvoir chanter Bruges-la-Morte, d'autres peuvent se préparer à célébrer Bruges-la-ressuscitée en pleine voie de propérité.

Le nouvel Hôtel du Gouvernement provincial, celui des Postes, l'Ecole Normale, le Palais de l'Académie, tous ouvrages remarquables de l'architecte Louis de la Censerie, les promenades et jardins remplaçant les anciens remparts, la station, le théâtre et surtout les bassins et le canal qui les relie au port vraiment maritime, puisqu'il s'achève en pleine mer, de Zee-Brugge, témoignent de la volonté bien arrêtée de l'Edilité brugeoise non seulement de marcher sur la trace de leurs ancêtres, mais de les surpasser, au cours du vingtième siècle, par une prospérité dont on ne saurait prévoir l'apogée.

En effet, grâce à ses nouvelles installations maritimes au centre du marché anglo-hollando-belge, lequel comprend l'estuaire de la Tamise, de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, et comporte une population qui se chiffre : Londres 6 millions, la Belgique 7 millions, la Hollande 5 millions, en tout près de 18 millions d'habitants, sur une étendue de terre qui ne mesure pas le tiers de la Province de Québec, Bruges aura le monopole des transports maritimes entre l'Angleterre et le centre de l'Europe. Etant, de tous les ports européens, le plus rapproché des ports du St-Laurent le Canada pourra retirer de ses relations avec Bruges des avantages considérables.

Je ne discuterai pas la valeur littéraire du poète-prosateur flamand qui, délaissant sa langue maternelle qu'illustrèrent les van Maerlandt, les Bilder Dyck, les Vondel, les Cats, les Snieders, les Conscience (dignes émules des Shakespeare et des Dante), va cueillir ses lauriers en France. Les Parisiens, dites-vous, le placent au premier rang des littérateurs contemporains (français ! bien entendu), ceci est affaire entre eux et lui, mais en voyant la pénible impression que vous a laissé une visite à Bruges après avoir lu ses ouvrages, je comprends que les Brugeois ne se soient pas empressés de lui ériger un monument.

Je m'arrête pour ne pas abuser d'un entretien que je serais heureux de reprendre si le sujet pouvait intéresser les lecteurs du JOURNAL DE FRANÇOISE, et si celui-ci voulait bien m'accorder l'hospitalité de ses colonnes.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes plus cordiales salutations.

J.-V. HERREBOUDT.

Notre Feuilleton.

Nous commencerons dans le prochain numéro du *Journal de Françoise*, la publication d'un roman qui n'a pas encore paru au Canada, écrit par l'un de nos meilleurs littérateurs contemporains, et ne cédant en rien, sous le rapport du style et de l'intérêt, aux feuilletons déjà publiés dans notre revue.

M. et Mme Bonasson se disposent à déménager pour le terme d'avril.

A un ami qui s'en étonne, M. Bonasson donne cette explication qui lui vaudra certainement une médaille de la Société protectrice des animaux :

—Nous sommes logés si étroitement que nous marchons à chaque instant sur les pattes du chien !

Guerrita, le plus célèbre torero d'Espagne, avait, un jour, prêté dernièrement son concours gratuit à une grande fête de charité. Le comité, reconnaissant, envoya à Mme Guerrita une paire de boucles d'oreilles garnies de diamants, d'une valeur de sept mille cinq cents francs.

Et les pauvres, au profit de qui la représentation était donnée, se sont partagé *cent trente-cinq francs* !

C'est beau, la charité ! !

NOTRE FAIBLE

Que vous soyez gourmet ou simplement curieux, la question de la table et des mets intéressera toujours par quelque point.

Certaines gens vivent pour manger. C'est la petite partie de l'humanité, heureusement ; moindre encore est celle qui se mortifie -- la plus grande est celle qui mange pour vivre..... agréablement.

Nous naissons avec les germes de vices qui prennent tôt ou tard leur développement. Il en est un, cependant, qui croît plus vite et que nous caressons encore quand tous les autres ont disparu : c'est la gourmandise.

Il faut faire remonter aux Romains l'essence de la gourmandise. Chez eux, non seulement on faisait bonne chère, mais encore, existait-il des professeurs qui enseignaient l'art de goûter et de déguster les vins ; tandis que les dames élégantes du temps faisaient dissoudre des pierres précieuses dans leur boisson.

Antoine donna une ville entière à un cuisinier habile qui avait su plaire à la gourmande Cléopâtre !

Un simple aperçu du raffinement auquel on portait la volupté matérielle alors, et on n'est pas surpris d'une décadence, d'une ruine si complètes.

La table a toujours eu et elle aura toujours une large part dans les destinées du monde.

Les siècles ont annoncé aux siècles des tendances gastronomiques de leurs hommes célèbres, et, le le public y met autant d'intérêt qu'à lire leurs poèmes ou à chanter leurs victoires.

Je prends au hasard :

Arioste, poète italien mangeait avec voracité, entretenant une tendance très licite d'ailleurs pour les navets. On ajoute que l'auteur de *Roland Furieux* ayant invité à diner un ami, mangea à lui seul ce qu'on avait mis sur la table. Quelqu'un lui en fit la remarque : "Et pourquoi n'a-t il pas pris soin de lui-même ? répondit Arioste." On passerait à la postérité à moins.

L'auteur de la "Jérusalem Délivrée" ne rêvait pas toujours d'Eléonore dans sa longue captivité et se laissait facilement distraire par les conserves, les bonbons et les gelées de toutes sortes.

L'immortel auteur du Barbier, de la Gazzaladra, de Guillaume Tell et de tant d'autres n'aimait rien tant que le macaroni, l'apprêtant souvent lui-même pour surprendre ses convives

Ce détail toujours au sujet du maestro vous plaira-t-il ?

Rossini dînait, avec un ami, chez Mme Perrier, riche rentière, qui, sous quelques faux-semblants de libéralité cachait un certain fond d'avarice. Le dîner était fort médiocre. Le soir, quand sonna l'heure de la retraite, Mme Perrier remercia le grand compositeur d'avoir bien voulu accepter son invitation.

—Je serais très heureuse, maestro, lui dit-elle, qu'avant votre départ de Paris, vous me fissiez une seconde fois l'honneur de venir dîner chez moi.

—Très volontiers, madame, répondit Rossini, et tout de suite, si vous voulez....

Handel mangeait énormément, et, quand il dînait à quelque auberge le repas était commandé pour trois convives. On l'avertissait que tout serait prêt à l'arrivée de la compagnie et c'est alors qu'il s'écriait : "Alors apportez le dîner prestissimo.—C'est moi qui suis la compagnie !"

Linnée faisait ses délices du chocolat auquel il a donné le nom générique de Theobroma qui veut dire "nourriture des dieux."

L'astronome français Lalande mangeait des araignées avec autant de satisfaction que Ciceron goûtant ses rossignols et Thiers buvant son café.

Napoléon III portait une affection particulière au mouton cuit à l'étuvée.

Sans aller si loin chercher nos preuves et pour rester entre nous :

Vous acceptez une invitation à dîner. Très aimable, très charmante la famille entière ; vous croyez à une étape dans le chemin du ciel. Arrive l'heure du repas et vous vous sentez en verve d'affection comme d'appétit ; le fantôme de la salle à manger vous donne envie de les embrasser tous. Votre entrain les gagne, on est souvent si loin des pensées de son voisin.

Le dîner est servi... gaiement vous y allez tous Hélas ! encore une avalanche d'illusions renversées ! Rien pour vous, pas une ombre de ce que votre palais délicat avait rêvé. Ces saillies, ces mille riens joyeux qui, il n'y a qu'un instant, se pressaient en courant dans votre esprit, où sont-ils ? .. Votre amphytrion a perdu ses charmes et vous avez beau crier Sursum Corda, la désolation court dans tout le système nerveux ; l'élégie vous gagne.

La cause ? Je vous l'ai dit : un mauvais dîner.

Il s'agit d'une soirée. Jeunes garçons et jeunes filles se font des bonheurs dans l'aperçu de quelques heures à la lumière des girandoles, aux sons d'une musique qui charme. Papas et mamans aimeront à repasser leurs souvenirs de jeunesse en pleins cercles joyeux, mais Celui, à qui on ne peut rien dissimuler, sait découvrir dans un petit coin caché du cœur une miniature de garde manger où se meuvent discrètement les rêves du réveillon... comme on est communicatif à cette heure ! l'heure des bons mots, des jolis sourires et des bonnes choses !

Une demi-douzaine de jeunes messieurs que vous avez crû saisis d'indisposition subite ou encore emportés sur les ailes de l'Harmonie sont remis sous vos yeux. C'est l'heure des combats et de la victoire, c'est l'heure aussi des traités de paix avec soi-même, d'alliance avec son hôtesse.

Nous ne sommes pas des Romains et nos petites faiblesses gastronomiques n'ont pas encore été offertes en pâture au public ; cependant, chacun peut se dire à part lui que rien n'influe sur l'humeur comme un bon ou un mauvais repas.

ABONNÉ DU
JOURNAL DE FRANÇOISE.

Chez le barbier.

Un client en train de se faire raser s'apercevant qu'il saigne :

—Décidément, c'est le jour! Tout à l'heure, au téléphone, j'ai été coupé deux fois !

Quelque jour avant sa mort une jeune femme avait l'air pensif "A quoi rêvez-vous," ? lui dit on. — "Je me regrette."

" La Clef des Songes "

Vous connaissez ce petit livre, à couverture jaune, qu'on trouve dans les boîtes des bouquinistes et qui, sous ce titre séduisant, nous enseigne, par ordre alphabétique, la traduction de nos imaginations nocturnes. C'est, en somme, le compendium, mis à la portée de tous, de l'art qui fit jadis célèbre le "divin Tirésias". Je ne sais cependant si le divin Tirésias attribuait aux rêves soumis à sa sagacité la même interprétation que le petit manuel populaire. Ce qui est certain, c'est que, de tout temps, les hommes ont essayé de tirer de leurs songes des enseignements ou des avertissements. Les médecins n'ont pas échappé à cette préoccupation. Et le père de la médecine lui-même, Hippocrate, a écrit à ce sujet quelques pages étonnantes qui ne dépareraient pas le *Parfait Oracle des dames et des demoiselles*.

Hippocrate n'hésite pas à attribuer aux rêves le rôle d'avertir le médecin sur l'état de santé des hommes. Gallien, lui, poussant jusqu'au bout les déductions du maître, en conclut que le rêve doit servir non seulement au diagnostic, mais encore au traitement des maladies. Ceci est de conséquence plus grave et peut entraîner à des méprises regrettables. C'est ainsi qu'un lutteur ayant rêvé qu'il était plongé dans une fosse remplie de sang d'où il ne pouvait sortir, on diagnostiqua une pléthore sanguine, et il fut saigné — avec succès. Mais un malheureux phtisique s'étant avisé de rêver aussi qu'il nageait dans son sang le même traitement, par déduction oneirologique, lui fut appliqué. Il en mourut. Fâcheuse confusion !

Depuis lors on a écrit des volumes sur la valeur symptomatique des songes. Les médecins chinois pensent que rêver de combats, d'armes, de soldats, indique la congestion pulmonaire. Une marche interminable avec fatigue extrême signifie congestion rénale. La congestion du foie se traduit par des forêts inextricables et des montagnes abruptes. Mais ce sont là des rêveries chinoises.

Il n'est pas douteux cependant que nos rêves se rattachent dans nombre de cas à des excitations plus ou moins confuses irradiées de quelqu'un de nos organes. Maury, dans son livre sur "Le Sommeil et les Rêves", a rapporté diverses expériences faites sur lui-même qui sont assez significatives. Pendant qu'il dort, une personne lui chatouille le nez : il rêve qu'on le soumet à un horrible supplice. On fait vibrer une pincette : il rêve qu'il entend un bruit de tocsin. On lui fait respirer de l'eau de Cologne : il rêve qu'il est dans une boutique de parfumeur. On le pince à la nuque : il rêve qu'on lui pose un vésicatoire. On approche de sa figure un fer chaud : il rêve de chauffeurs qui entrent dans les maisons et forcent les habitants à déclarer où est leur argent, en leur approchant les pieds d'un brasier. On fait passer devant ses yeux une lumière entourée d'un papier rouge : il rêve d'éclairs et de tonnerre.

Se fondant sur ce principe, le docteur Corning a même imaginé un appareil destiné à transformer en rêveries agréables les abominables cauchemars qui tourmentent les nuits des neurasthéniques. Le sujet se coiffe d'un bonnet spécial relié à un phonographe, chargé de "moudre" les airs les plus enchanteurs ; devant ses yeux on place un écran où viennent se dessiner des images et des scènes non moins plaisantes que variées. De cette heureuse combinaison du phonographe et du cinématographe résulte, paraît-il, un sommeil peuplé des plus doux rêves qui puissent sortir de la porte d'ivoire.

De nos jours, divers observateurs ont repris, sur des données plus précises, l'étude de la valeur pronostique des rêves dans les maladies. Je dois dire qu'en général leurs conclusions sont un peu hésitantes. Cependant, MM. Vaschide et Piéron qui se sont attachés particulièrement à cette étude, pensent que les rêves peuvent nous permettre de prévenir le développement de certaines maladies. Ils citent, entre autres, les tumeurs et les cancers, les affections intestinales, les angines, les méningites.

Voici, par exemple un rêve, rapporté par ces auteurs, comme symptôme prodromique d'une angine gangreneuse.

Une jeune fille de quinze ans et demi rêve une nuit qu'elle est demandée en mariage par un jeune homme qu'elle détestait ; que ce dernier, afin de la forcer à l'accepter comme fiancé, la renverse à terre, et, lui mettant un genou sur la gorge, lui enfonce des ordures dans la bouche pour l'empêcher de crier. Quatre jours après l'angine se déclarait.

Dans un autre cas, il s'agit d'une femme qui rêve qu'un serpent lui entre par la bouche et essaye de sortir par une oreille, en faisant entendre des sifflements de colère. Trois jours après cette femme avait un écoulement purulent par l'oreille et entendait des sifflements identiques à ceux de son rêve.

Je ne sais si ces deux cas vous convaincront. En voici un autre qu'aimait à citer le professeur Ball et qui a trait aux affections de l'intestin. Il s'agit, il est vrai, d'un aliéné, et son rêve avait fini par se transformer en hallucination qui le hantait le jour comme la nuit. C'était un paysan alsacien qui croyait avoir son curé dans le ventre et qui se plaignait d'une douleur sourde dans le côté gauche de l'abdomen. De temps à autre, quatre curés des paroisses voisines se réunissaient au premier et tenaient un concile dont le siège était dans la fosse iliaque gauche ; les douleurs devenaient alors intolérables. Cet aliéné mourut subitement, et à l'autopsie on trouva un cancer de l'intestin en un point qui correspondait au siège du prétendu concile.

Si par hasard vous rêvez qu'un concile œcuménique se tient dans votre bas-ventre, ce qui doit être un rêve peu commun, n'allez pas en conclure cependant que vous êtes atteint d'un cancer de l'intestin. Quelques gaz mal placés peuvent produire le même effet. Pour les songes, comme pour certains vaudevilles, tout est dans l'interprétation.

DOCTEUR OX.

Gaieté et bonté

Le pape Benoit XIV était l'homme le plus indulgent du monde. Certain jour, un Français, capitaine de vaisseau, étant à Civita-Vechia vint à Rome, fut reçu par le pape et lui demanda la permission de lui présenter ses *gardes marines* (ou novices officiers.) Benoit XIV accorda la présentation avec sa bonne grâce coutumière. Ces jeunes gens, très heureux de voir le Saint-Père, se rendirent au palais pontifical, furent reçus ; mais après les cérémonies d'étiquette il leur prit un rire si fou que leur chef tout interdit ne savait comment s'excuser de cette irrévérence.

Allez, lui dit alors Benoit XIV, consolez-vous, capitaine ; car je sais bien que, tout pape que je suis, je n'ai pas assez de pouvoir pour empêcher un Français de rire.

Entre amies :

—C'est égal, Berthe, notre ancienne camarade de pension a joliment changé depuis quelque temps, elle qui était si gaie, si enjouée, est devenue misanthrope, peu communicative.

—Dame, elle est employée aux téléphones !

Chaque printemps nous fait sentir la joie de vivre encore.

LE COIN DE FANCHETTE

Alonso.—Vous écrivez,—et je reproduis textuellement : "Un jour, par hasard, j'ai lu un petit roman de Mme Riccoboni, intitulé : 'Ernestine.' Ce roman date du dix-huitième siècle. Vieux jeu, direz-vous. Soit, mais je n'ai rien trouvé encore parmi nos contemporains pour égaler l'exquise sensibilité de ce volume. Il est tellement gracieux, tellement délicat, qu'il échappe à l'analyse." Si votre information, mon cher correspondant peut servir, je suis trop heureuse de la donner ici.

Armanda.—Il faut cacher nos peines aux regards des curieux et des indifférents : c'est une des pudeurs de l'âme. Ce sujet me rappelle une parole de Michel-Ange que je propose à votre admiration. "J'ai du moins cette joie au milieu de mes chagrins, que personne ne lit sur mon visage, ni mes ennuis, ni mes désirs...."

La bonne dévote. — Vous avez un pseudonyme qui promet. En remplissez-vous toutes les obligations ? A mon humble avis, j'estime que ce n'est pas en assommant les gens à coup de goupillon qu'on les rend plus pieux. Mieux fait douceur que violence, vous savez

Hermanette.—Pourquoi ne m'écrivez-vous pas plus souvent ? Une fois par année, ce n'est pas assez. Quel dommage pour moi de ne pas vous avoir vue à votre passage à Montréal ! Revenez au plus tôt pour que nous ayons ensemble une bonne longue causerie. Surtout ne manquez pas de me prévenir de votre visite en ville. 2° Vous ne serez nullement inquiétée relativement à ce dont il est question dans la dernière partie de votre lettre. Amitiés, petite Hermanette.

Dew Drop. — Je défie n'importe quelle marraine d'avoir une filleule plus gentille que la mienne Elle s'appelle Marthe-Françoise et ne compte pas 15 jours encore. C'est donc un bébé tout neuf.

St Maur.—Voulez-vous que je vous dise ? Eh bien, on ne parle jamais mal de sa patrie, quel que soit son gouvernement, de même qu'on ne parle jamais mal de sa mère, quelles que soient ses fautes J'aurais bien voulu qu'on essayât à venir dénigrer le Canada devant moi quand j'étais à l'étranger ; je vous affirme qu'on ne l'eut pas fait deux fois. Si vous êtes un vrai Français, vous savez ce que vous avez à faire,

Globe.—Je crois l'édition des *Fleurs Champêtres* à peu près épuisée.

Lotie.—Un peu de coquetterie sied aux femmes. C'est le sel de la vie sociale. 2° Alors, apprenez à sourire des yeux, c'est le sourire intelligent.

Rosenfeld.— ' De l'Ame des Amoureux sont faits des rayons de lune." Est-ce assez joli ? 2° Les visites dans l'après-midi ne commencent pas avant trois heures. 3° *La Croix de Berny* est une joûte littéraire entre Théophile Gauthier, Méry, Jules Sandeau et Mme de Girardin. Le style de ce roman n'a point l'allure rapide du style de nos contemporains Il est intéressant tout de même.

St-Christophe.—Albert Sorel est un historien plutôt qu'un romancier, et, à ce titre, on le compare à Guizot et à Taine.

Wenceslas.—J'ai visité le château de Chambord, mais je n'ai pas vu la fameuse vitre sur laquelle avait été écrite la célèbre boutade rimée de François Ier :

Souvent femme varie,
Bien fol est qui s'y fie.

Elle a été brisée par Louis XIV, dit on, à la prière de Mlle de la Vallière. 2° Staël se prononce Stal.

Rheto.—L'amour est une religion qui a ses mystères et ses sacrifices. On croit ; on ne discute pas.

Sibyle.—Vous me voyez désolée ne pouvoir vous être utile.

Zénaïde.—Le langage des timbres-postes, le langage du mouchoir, le langage de l'éventail.... Ah ! que c'est bête tout ça ? Si je les donne quelque jour, ce sera à mon corps défendant. 2° On n'accepte aucune politesse d'une personne qu'on ne connait pas.

Stranio.—Je vous assure que votre lettre est fort amusante. Mais que dirait Lelian, ô Stranio, si je lui faisais part de votre opinion sur son sexe ? 2° Le gentilhomme huissier de la Verge Noire doit savoir faire des saluts. C'est tout ce qui est exigé de lui. Avez-vous l'ambition d'avoir l'échine la plus souple de la Province ? Je vous préviens que vous avez de nombreux rivaux.

Liseur.—Georges Rhodenbach est un prosateur et un poète, un artiste et un rêveur. On ne lui reproche qu'un peu de préciosité et d'attarder trop son esprit dans l'atmosphère mélancolique des cités mortes qu'il chante. Lisez *Bruges la Morte, Un Musée de Béguines*, et, vous l'admirerez dans le souci qu'il a de chercher des mots en concordance avec le son des cloches avec les murmures des sources, et les prières des nonnes. Je suis heureuse de reproduire dans une de ces pages, le poème où Mme Cécile Laberge, notre collaboratrice, a puisé l'extrait qu'elle cite dans son article.

Bonne-Enfant.—Je suis avec vous. N'en doutez jamais.

Ame Musicienne.—Voulez-vous une jolie romance ? demandez le *Rondel de l'Adieu* :

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime,
Et l'on part, et c'est un jeu,
Et jusqu'à l'adieu suprême,
C'est son âme que l'on sème,
Que l'on sème à chaque adieu....
Partir, c'est mourir un peu !

L'air qui souligne les mots a tout le charme, la douceur mélancolique que votre âme musicienne puisse désirer.

Lorely. — Tout n'est pas dans le compliment mais dans son apropos et

la manière de le faire. Lorsque vous parlez à une personne intelligente, ou du moins censée l'être, vous avez grand tort, croyez-moi, de la complimenter sur des qualités qu'elle sait ne point posséder. Cela a pour résultat non seulement de lui être désagréable, mais de lui laisser au cœur une petite blessure causée par le regret de ne pouvoir être tout ce que vous dites. Vous voyez qu'il faut être habile et délicat pour manier le compliment.

Subge.—Les Femmes de la Renaissance sont, en effet, très intéressantes à étudier. Elles ne font pas, cependant, oublier celles de l'époque actuelle. 2° Mme de Thèbes m'a prédit un événement auquel, alors, j'étais loin de penser. Voilà tout ce qu'il m'est loisible de dire pour éclairer votre curiosité. La consultation est payante, comme vous pouvez bien le croire.

Jason. —Je vous préviens que les jeux de mots sont perdus avec moi. Je ne les comprends pas, ou bien ils ont la vertu de m'horripiler. Ainsi...

Constant. —Je ne suis pas pas de votre avis, et je m'empresse de vous l'écrire. Les théâtres font œuvre d'éducation chez les peuples. Ça, il n'y a pas à le nier. Reste maintenant à voir s'ils font bon ou mauvais œuvre, cela dépend des pièces qu'on y joue. Quant à les défendre en bloc, les pernicieux comme les tolérables, c'est injuste et on ne réussira pas. Il n'y a pas de plus aimable distraction qu'une soirée à écouter une bonne pièce par de bons acteurs. Comme cela repose bien des ennuis du jour ! Quand on a joué toute la journée la petite comédie de la vie, on se sent reposé de constater qu'après avoir joué pour les autres, il s'en trouvera qui joueront à leur tour pour vous ! Toutes les pièces ne sont pas nécessairement mauvaises parce qu on n'y peut conduire les jeunes filles. Vous ne donnez pas à un enfant la nourriture que peut assimiler une grande personne. Il y a des pièces néfastes pour les jeunes gens qui sont de salutaires leçons pour leurs aînés.

FRANÇOISE.

C'est l'amour seul qui vous fait pauvre avec orgueil et remplit votre vie de bonheurs gratuits.

ALPHONSE KARR

Propos d'Etiquette

D.—J'ai un cousin beaucoup plus âgé que moi que je ne puis appeler par son nom de baptême et que pourtant je ne dois pas appeler : Monsieur. Comment trancher la difficulté ?

R.—Vous faites précéder son prénom du titre de cousin : cousin Charles, cousin Jean etc., etc.

D.—J'ai offert mon bras à une dame en revenant d'une soirée, et elle a refusé assez sèchement. Ai-je mal agi ?

R.—Non, vous n'avez fait que ce qu'il fallait faire, mais cette dame avait l'option de refuser, si elle le jugeait à propos. Je ne sais, par exemple, pourquoi elle aurait pu se froisser de votre offre courtoise et polie.

D.—Un mari peut il prendre connaissance de la correspondance de sa femme ?

R.—Quand elle veut bien le lui permettre. Jamais autrement.

LADY ETIQUETTE.

Recette Facile.

BOEUF BOUILLI.—Prenez de préférence une culotte de bœuf, ou seulement une partie de la culotte ; mettez là dans une marmite avec les carcasses, pattes et cous de volaille et gibier, si vous en avez de reste des repas précédents ; faites-la écumer à grand feu ; après qu'elle aura un peu bouilli, vous y mettrez du sel et toutes sortes d'épices. Après avoir tiré votre pièce de la marmite, vous la servirez soit entourée de persil vert en branche, soit avec une sauce hachée, une garniture d'oignons et de légumes, ou bien encore de petits pâtés. Observez que si vous voulez avoir un bon bœuf bouilli, il faut lui sacrifier le bouillon, c'est-à-dire qu'il ne faut pas laisser votre marmite au feu plus de temps que la cuisson de la viande n'en exige ; au contraire, lorsqu'on tient à la qualité du bouillon, on laisse la marmite au feu jusqu'à ce que la viande s'en aille en charpie, et alors elle ne conserve plus aucun suc.

BISCUITS ECOSSAIS.—Une livre de sucre, trois quarterons de beurre, les reste d'un citron, un verret d'eau-de-vie, neuf œufs, une livre de fleur et une livre de raisins.

CREME A LA REINE.—Faites tremper une demi boîte de gélatine dans une cuillerée à bouche de vanille ; faites épaissir le mélange sur le feu ; ajoutez alors la neige dure de quelques blancs d'œuf ; battez la composition jusqu'à ce qu'elle devienne légère ; placez dans un moule des couches alternées de marmalade et de cette crême ; mettez le dessert à la glace pendant une heure environ.

Conseils Utiles

Pour nettoyer l'intérieur des ustensiles étamés qui seraient engraissés ou encroûtés on les fera bouillir dans de l'eau et de la cendre, et on frottera avec un petit balai de chiendent de manière à ne pas enlever l'étamage. On ne doit se servir de rien de dur et de pointu sur l'étamage ni le récurer avec du grés.

USTENSILES EN FER.—Le fer se récure avec du grés et de l'eau seulement, en frottant avec un chiffon ou avec un petit morceau de laine.

LE FER-BLANC ne pourrait souffrir le récurage au grés, on doit se contenter de le faire bouillir dans une lessive d'eau et de beaucoup de cendre et de le frotter avec une torche de paille ou un chiffon. On conseille de tremper les objets de fer ou de ferblanc sujets à la rouille dans une eau de chaux vive un peu épaisse, et de les laisser sécher ; on les essuie ensuite et ils sont aussi brillants que s'ils sortaient des mains de l'ouvrier.

Les ustensiles en étain se nettoient parfaitement avec du blanc d'Espagne et de l'eau, et en les finissant avec un chiffon à sec ; les ustensiles en *métail* mélangé d'étain seront frottés avec un morceau de linge imbibé d'huile, puis ensuite avec du blanc d'Espagne à sec, et ensuite avec un chiffon de toile.

TACHES SUR LE CUIVRE.—On enlève les taches du cuivre en le frottant avec un citron coupé, plongé dans le sel. Lorsque les taches sont parties, lavez à l'eau bouillante, séchez avec un linge et polissez.

TACHES D'ENCRE.—On enlève les taches d'encre en les frottant avec de la bougie froide. Laissez séjourner pendant vingt-quatre heures puis lavez à l'eau et au savon. Cette méthode est excellente si elle est bien faite.

PAGE DES ENFANTS

Le Déjeuner de Monsieur le Curé

RÉCIT CRÉOLE

C'était non loin des côtes d'Afrique. Un bon curé s'arrêta dans la case de Joseph et de Jeanne, vieux ménage nègre, ouailles pieuse et fidèles s'il en fut.

"—Bonjour, mes amis !

—Bonzour, mon Père.

—Eh bien ! comment ça va ?

—Ça va bien, mon Père.

—Comme vous voyez, je vais faire mes visites ; je me suis d'abord arrêté chez vous pour vous demander à déjeuner, si vous voulez bien ?

—Oh ! oui, mon Père.

—Mais vous savez, un déjeuner bien simple ; du riz, des brèdes, ça suffit

—Oui, mon Père.

—Allons, mes amis, je vous quitte, mais pour revenir bientôt, et alors déjeunerons ensemble et tout en déjeunant nous causerons.

Le curé parti, maman Jeanne dit à papa Joseph :

"—Oh té ! té l'a entendi que ça m'sié l'kiré l'a dit : riz, brèdes, ça siffit ! Mais que veut dire, ça siffit ?

Le vieux nègre a regardé sa femme, son air est devenu perplexe ; comme tout homme en présence d'une grosse difficulté, il se gratte la tête, signe de réflexion et d'embarras, puis, pensif, il répète : Oui, quo ça un ça siffit ???"

Mais hélas ! vainement, il passe et repasse la main dans sa vieille chevecrêpue pour savoir ce que peut bien être un " ça siffit," aucune idée ne veut germer et il murmure : " M'y connais pas que ça ça ça siffit."

Tout à coup, ses yeux brillent, il a enfin " imaziné " quelque chose :

"—Attends un peu, Spère inpé pa ! Jean, ça c'tin homme qui n'a na beaucoup l'esprit, li parle latin comme m'sié l'kiré, il doit connaître que ça ça ça siffit.

"—Té n'as raison, allez voir pa Jean, ça c't'in famé z'homme."

Sur ce, papa Joseph, sa vieille pipe entre ses grosses lèvres, se dirige vers la case de son camarade assez voisine de la sienne.

Papa Jean est devant la porte de sa très moderne demeure ; papa Joseph l'aborde :

—Oh té ! ti connais pas, m'sié l'kiré l'a véni la case, l'a dit comme ça : li va dézéner ensemb'e nous donne à li, riz, brèdes, ça siffit." Et Joseph continue en demandant ce que veut dire M. le Curé, ce que l'on entend par "ça siffit?"

Jean, malgré toute sa science, est aussi embarrassé que Joseph ; cependant un homme qui parle latin comme monsieur le curé ne doit pas s'avouer vaincu ; il engage son camarade à rentrer au logis en lui promettant une réponse.

Notre homme, docile, tout en fumant comme une cheminée, rentre chez lui ; son vieil ami ne tarde pas à le rejoindre et le salue ainsi, tout prêt à lui donner une explication catégorique :

"—Ti connais pas que ça ça ça siffit? Eh ben, c'tin mot latin, ça vé dire : la qué ton bourrique !

—La qué mon bourrique ?

—Oui, mon cer ami, ça la qué ton bourrique !"

Joseph et Jeanne étaient atterrés à la pensée que M. lé Curé avait manifesté le désir de dévorer la queue de leur animal, leur petit bourriquot, fidèle compagnon de leur labeur, confident de leurs peines, et ami dévoué, en quelque sorte membre de leur noire famille.

Le pauvre Joseph reprit avec des larmes dans la voix :

"—M'sié l'kiré vé manzé la qué mon bourrique !

—La qué d'nout'pove bourrique !" répète Jeanne comme un écho plaintif.

Après quelques instants donnés à la douleur, Papa Joseph résigné se prononce :

"—Que ça va faire ? M'sié l'kiré vé manzé la qué de nout' pove bourrique, faut donc à li manzer."

Le vieux Jean déclare qu'il va les aider à consommer l'opération et il en donne la méthode. On attachera la victime, Joseph tiendra la queue et Jean la coupera. Ainsi dit, ainsi fait. Jetons un voile sur cette triste opération accompagnée de braiments lamentables. La queue ne fut coupée qu'à moitié ; cette moitié fut confiée à la vieille négresse qui la fit soigneusement mariner et l'accommoda de son mieux, l'œil humide et murmurant : "Ça l'est drôle tout d'même, que " m'sié l'kiré vé manzer la qué d'nout bourrique, jamais ma mazine ça !"

Monsieur le curé, à l'heure voulue, arrive. Bien vite maman Jeanne sert le déjeuner ; on lit sur ses traits la satisfaction d'être agréable au Père, mais aussi le chagrin de payer si cher cette joie. Le bon prêtre jetant un regard sur la table, reproche à ses hôtes de s'être mis en frais ; il pense que ces derniers lui offrent un produit de leur basse-cour et songe à les indemniser, Le curé prend place et attaque le fameux "ça siffit." A peine l'a-t-il entamé qu'il fait la grimace : la chair est coriace ; le cuir d'un hippopotame n'eût pas été plus dur.

"—Excusez-moi mes bons amis, mais quelle viande m'avez-vous donnée là ?

—Ça siffit, mon Père.

—Ça siffit ? quel animal appelez-vous donc ainsi ?

—Vous-même l'a dit donne à vous : riz, brèdes, ça suffit ; nous l'a demandé pa Jean que ça ça ça siffit ; l'a dit comme ça : c't'in mot latin, ça vé dire : la queue de n'nout'bourrique.

—Comment ! vous m'avez servi la queue de ce malheureux animal ?

—Oui, mon Père.

—Mes pauvres amis ! je vous demandais de me donner du riz, des brèdes et pas autre chose ; ça suffit voulait dire ; c'est assez ! Je suis vraiment désolé et touché que votre affection pour moi vous ait conduits à un aussi grand sacrifice. Mais je ne voudrais pas être moins généreux que vous. Comment votre âne a-t-il supporté cette triste opération ?

PAGE DES ENFANTS

—Ah! mon Père, nout'âne l'a fini mort!''

Le dîner du "ça sifflt" coûta cher à M. le Curé. Dès le lendemain un bourriquet robuste et de belle allure remplaçait l'infortuné grison qui avait payé de sa vie l'attachement de ses maîtres pour leur pasteur.

YLÉNAF.

L'Age Heureux

Vous qui ne savez pas combien l'enfance [est belle,
Enfants! n'enviez point notre âge de dou-[leurs,
Où le cœur tour à tour est esclave et rebelle,
Où le rire est souvent plus triste que vos [pleurs.

Votre âge insouciant est si doux, qu'on [l'oublie!
Il passe comme un souffle au vaste champ [des airs,
Comme une voix joyeuse en fuyant affaiblie,
Comme un alcyon sur les mers.

Oh! ne vous hâtez point de mûrir vos pen-[sées,
Jouissez du matin, jouissez du printemps;
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre [enlacées:
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.

Laissez venir les ans! le destin vous dévoue,
Comme nous, aux regrets, à la fausse amitié,
A ces maux sans espoir que l'orgueil dés-[avoue,
A ces plaisirs qui font pitié!

Riez pourtant! du sort ignorez la puissance,
Riez! n'attristez pas votre front gracieux,
Votre œil d'azur, miroir de paix et d'inno-[cence,
Qui révèle votre âme et réfléchit les cieux!

VICTOR HUGO.

Le chien qui lache sa proie pour l'ombre

Fable dérangée. C'est un apologue de "notre immortel fabuliste."

Un chien arrive devant un ruisseau limpide, qui reflète les objets comme une glace. Il tient à la gueule un bifteck dérobé.

En apercevant l'image réfléchie, il pense aussitôt à arracher le morceau de viande qu'il voit à son semblable, qu'il croit être réel.

Cependant il croit être prudent de manger d'abord ce qu'il tient. Puis il regarde de nouveau dans le ruisseau limpide.

Le chien refleté ne tient plus rien entre les dents et exprime la satisfaction de l'estomac contenté.

—Tiens, se dit le toutou, il a eu la même idée que moi!

Et il s'en va en riant aux éclats.

LES JEUX D'ESPRIT

Charade fantaisiste.

Voleur est toujours prêt à mon dernier et mon tout, dans la rue, enlève mon dernier.

Histoire de France.

A quelle époque fut établi le collège de la Sorbonne?

Réponses aux Jeux d'Esprit

Charade fantaisiste

In-sol-la-si-on. (Insolation.

Anagramme.

Livrée, Lièvre, Réveil, Levier.

Ont répondu à la charade: C. Granger, Stanfold; P. Banville, Rimouski; P. Guay, P. Côté, Québec; G. Dorval, Sherbrooke.

Ont donné les réponses justes aux deux concours:

M. Bergevin, Québec; D. Rioux, Pointe-aux-Pères: L. Pelletier et C. Fournier, St-Jean Port-joli, Québec; M. Saint-Martin, Toronto; E. Rioux et D. Rioux, Pointe-aux-Pères; M. Béland, Cacouna; L. Pelletier, Saint-Jean Port-joli; C. Bernier, St-Thomas, Québec; *Ecole Garneau, Ottawa*:—A. Côté, J. Pelletier, L. McKay, L. Lajoie, E. Faulkner, Y. Landreville, K. Barrette, C. Dubé, L. Bélanger, D. Landreville, C. Peachy, L. Peachy, L. Delorme, M. Mathieu, A. Juneau, M. Séguin, R. Leblanc, A. Lavedure, A. St Georges, A. Dumais, D. Joinitte, W. Foisy, A. Landry, E. Désilets, A. Moreau, R. Dorval, C. Charron.

Histoire du Canada

Nommez deux tentatives des Anglais pour s'emparer du pays après 1701.

Rép.—En 1711, tentative de Walker et en 1750 la déportation des Acadiens par les Anglais qui s'emparent de Port Royal.

Ont bien répondu: Jules Emard. Amélia N. Lévis, Ephrem St. A., Juliette Désautels, André et Adrienne L., Québec. Perceneige, Julia L., Joséphine Landry, Zéphirin Laurier. Montréal.

(J'ai reçu la réponse suivante à l'Enigme du dernier numéro; son originalité vaut bien la peine que je vous en donne connaissance, n'est-ce pas?)

Je ne suis pas d'une humeur morne,
Pour moi, c'est un plaisir sans borne
De chercher la chose dont s'orne
Taureau, bélier ou capricorne.
Déjà votre mot me flagorne,
Je le tiens et je le suborne!
Donc, sur ma table de bois d'orne,
Je vous écris que la licorne
N'en a qu'une, et deux la bigorne,
Et, deux, le diable malitorne,
Et trois le moine – à son tricorne.—
Eh bien! l'énigme, je l'écorne.
Et très doucement, je vous corne:
"Le mot! le mot! mon Dieu, c'est CORNE!"
Et moi, je m'appelle

VIORNE.

Mots pour Rire.

L'un des oncles du jeune Toto est gravement malade.

Le soir, avant de se mettre au lit, le gamin fait en ces termes sa touchante prière:

—Mon Dieu, je vous en prie, conservez mon oncle Emile.... au moins jusqu'aux étrennes.

Louise, as tu partagé ta papillote de chocolat avec ton petit frère?

—Oui, maman; la preuve, c'est que j'ai mangé la pastille et que je lui ai donné la devise!

M. Lili a mangé trois fois de gâteau.

—J'en veux encore, dit-elle.

—Mais, lui fait observer sa mère, tu n'as plus faim; tu ne saurais avaler une bouchée de plus.

—Oh! si... en me tenant debout.

• Par le Droit Chemin •

HENRI ARDEL

(*Suite et fin.*)

VII

—Oui... oui... oui, marmotta M. Pouget. On n'a pas le droit... Parce que êtes très jeune, mon enfant, il vous semble que votre délicatesse est toute naturelle, peut-être aussi que les honnêtes gens foisonnent... Mais je suis vieux, moi, et je n'ai plus vos illusions... Et c'est pourquoi, après avoir entendu parler de vous par Me Debuc, j'ai voulu vous connaître...

Le regard pensif de M. Pouget avait pris une expression étrangement pénétrante, arrêté sur la jeune fille assise devant lui. Mais il avait un air de grande bonté en l'observant ainsi. Elle l'écoutait attentive, un peu étonnée, se demandant où il allait en venir.

Après un imperceptible silence, comme elle n'avait pas répondu à ses réflexions pessimistes, il reprit du même ton réfléchi et paisible:

—Me Debuc m'a dit que vous alliez bientôt épouser...

—Non plus *bientôt!* laissa-t-elle échapper.

Tout de suite, elle regretta son involontaire exclamation, mais il était trop tard. Le vieillard l'avait entendue. Ses yeux reprirent leur acuité.

—Ce n'est plus *bientôt* que votre mariage doit avoir lieu?... Serait-il retardé par la découverte du second testament?

De nouveau, les petites mains frémirent. De quel droit cet étranger la questionnait-il ainsi?... Fièrement, elle avoua:

—Ni mon fiancé ni moi, nous n'avons de fortune, alors il nous faut attendre que...—Sa voix trembla un peu—avec les années, sa position devienne assez importante pour nous permettre... d'entrer en ménage!

M. Pouget pencha la tête.

—Je comprends... je comprends... Il est évident que ce retard vous est pénible. La jeunesse ne sait pas attendre et pourtant elle a l'avenir!... Dites-moi encore, mon enfant, votre fiancé s'appelle, si je ne me trompe, René Soraize. Serait-il l'auteur d'un article publié récement dans la *Grande Revue* sur l'*Esprit de la Renaissance?*

—Oui, dit Simone qui n'avait pas oublié la vivante causerie dont cet article avait été l'objet un soir auprès d'Anne, alors que son bonheur lui apparaissait tout proche... Oui, cet article est de mon fiancé.

—Ah! vraiment!

Le visage de M. Pouget semblait illuminé de plaisir. Simone pensa qu'il devait avoir bien ardent l'amour des Lettres.

—Ah! le René Soraize, qui a signé ces lignes est votre fiancé?... Eh bien, mon enfant, vous pouvez être fière de lui, car non seulement il possède à merveille notre belle langue, mais il a la pensée fine, originale, juste, très juste, et le sens critique remarquable... Il m'a extrêmement intéressé par son appréciation savoureuse et bien personnelle de la Renaissance... Ma parole, je ne comprends plus du tout comment mon honorable cousine s'est courroucée parce que vous vouliez épouser un garçon de cette valeur... Il fera son chemin.

Simone était devenue toute rose. Depuis que le vieillard parlait ainsi, elle avait oublié tout ce qu'elle avait souffert à cause de lui... Même elle l'écoutait comme un vieil ami très bon qui lui portait intérêt et dont elle devinait la sympathie sincère.

Il acheva.

—Je serais bien aise de causer avec ce jeune homme avant de regagner ma campagne. Autant que je me rappelle les paroles de Me Debuc, j'ai en lui un confrère, car il est professeur, lui aussi... Vous êtes fiancée avec lui depuis longtemps?

—Non, c'est l'été dernier, au bord de la mer, que nous nous sommes rencontrés...

—Et il vous a plu, parce que?...

—Parce que c'était lui! jeta-t-elle spontanément, sans penser qu'elle répétait une parole célèbre.

—Et parce que c'était vous! finit-il avec son calme sourire de vieillard. Alors, mon enfant, quels étaient, quels sont les projets d'avenir de votre fiancé?... Voulez-vous me les dire un peu, en toute confiance, car peut-être je pourrais être utile à M. Soraize... Parmi mes anciens élèves, il en est qui, aujourd'hui, ont des situations très influentes.

Il la questionnait paternellement, comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde qu'il s'inquiétât de son avenir... Et chose non moins étrange, elle n'éprouvait plus nulle tentation de s'enfermer dans une réserve silencieuse, devenue confiante parce qu'elle sentait bien que ce n'était pas par curiosité qu'il l'interrogeait. Et, sans calculer ses paroles, les mots lui jaillissant du cœur, elle dit tout ce que René et elle avaient rêvé, cru réalisable, et ce qui ne serait pas, ou ne serait que plus tard...

—Trop tard!... trop tard!... fit à demi-voix M. Pouget qui avait écouté, sans détacher ses yeux du charmant visage que l'émotion colorait. Si vous attendez ainsi, je ne serai peut-être plus là pour vous voir contente. Et je suis un vieil égoïste! J'aime à contempler le sourire des jeunes. Ce que j'avais vaguement pensé avant de vous connaître, après que Me Debuc m'avait parlé de vous, ce que j'avais pensé est vraiment le meilleur... et le plus juste...

Il s'arrêta comme s'il réfléchissait encore à quelque sérieuse décision. Le cœur de Simone s'était mis à battre à grands coups pressés. Qu'allait-elle entendre?... Silencieuse comme le vieillard, elle aussi songeait, les yeux sur la flamme du foyer, la pensée anxieuse, froissant d'un doigt machinal les violettes qui fleurissaient sa ceinture et l'enveloppaient d'un frais parfum.

—Ma petite enfant, écoutez-moi...

Elle tourna la tête vers le vieillard. Y avait-il une seconde ou une heure qu'il réfléchissait, elle n'aurait su le dire...

—Vous m'avez donné une fortune qui m'est bien inutile!... Je suis un vieux garçon qui n'a d'autres désirs que de relire toujours les chers vieux bouquins écrits par des maîtres, et de cultiver, dans son jardin, de beaux œillets et de remarquables chrysanthèmes... Je possède de petites rentes, je touche une retraite qui suffisent amplement à tous mes besoins et à mes fantaisies... Donc...

Le même sourire très bon apparut sur ses lèvres.

—Donc, je trouve que pour moi la sagesse est de ne pas accepter le testament que vous m'avez fait connaître.

Simone se dressa avec un cri étouffé.

—Mais vous ne pouvez faire cela!... La volonté de Mme Dalbigny doit être acomplie. Il faut respecter la volonté des morts, puisqu'ils ne sont plus là pour la défendre!

—Et savez-vous, ma pauvre petite fille, quelle a été la volonté dernière de votre marraine?... Tout semble prouver qu'elle a eu le regret d'une décision prise dans un moment de colère... Elle a parlé de testament... Elle vous a demandé plusieurs fois... Ma chère enfant, croyez-en un vieillard... Vous pouvez accepter d'être heureuse tout de suite...

—Mon Dieu!... mon Dieu! fit tout bas Simone, qui regardait le vieillard avec des yeux où était toute son âme.

Il continuait de sa voix lente un peu:

—J'avais d'abord pensé à garder cette fortune pour vous la léguer après moi... Mais, malgré mes soixante-seize ans, je suis encore vert et je ne veux pas vous faire attendre votre bonheur, maintenant que je vous connais... Vous méritez de le posséder dès aujourd'hui... Ne croyez pas avoir à me remercier beaucoup, je vous affirme que jamais de ma vie je n'ai fait un acte qui ne me soit plus agréable... Telle que vous êtes, vous devez bien comprendre que donner est une jouissance digne des dieux!... Si je vous fais plaisir, mon petit enfant, en vous rendant une fortune qui, en somme, vous était destinée, vous me le prouverez en me donnant un peu d'affection... Vous me traiterez comme un grand-père, tout prêt à vous gâter si vous voulez bien le lui permettre, et cela me semblera très bon, à moi qui ai vécu seul!...

Il avait pris, tout en parlant, un portefeuille et il en tirait un papier que Simone reconnaissait bien... D'un geste tranquille, il le déchira en quatre morceaux.

Simone jeta un cri et courut à lui:

—Ah! que faites-vous?...

Il posa sa main sur la jolie tête brune:

—J'efface une méchante action, dit-il doucement, et je me donne le bonheur de faire des heureux...

Alors, dans la flambée claire du foyer, il lança les débris du testament de Mme Dalbigny et il ouvrit les bras à Simone......

HENRI ARDEL.

Il ne faut pas se ronger les Ongles

Oh! non, il ne faut pas! parce que c'est très vilain, que cela rend les doigts affreux, ronds du bout et inaptes aux délicats travaux ; il ne faut pas surtout parce que cela rend malade, écoutez ceci : "L'habitude de se ronger les ongles est pernicieuse, elle est une source de maladies variées. Se ronger les ongles a pour effet d'apporter constamment dans la bouche des matières pulvérulentes ramassées par la main. C'est une ingestion continuelle de microbes. De plus, la matière cornée de l'ongle, la kératine, est toxique, au moins émétique. C'est pourquoi les mangeurs d'ongles sont souvent atteints de troubles gastro-intestinaux. Nous conseillons aux mères de famille de surveiller étroitement leurs enfants et de ne pas leur laisser contracter cette habitude, tant au point de vue de l'hygiène de la santé qu'au point de vue de l'hygiène professionnelle."

J'espère que si, parmi mes chères petites amies, il y en avait (et cela se peut bien) qui fussent affligées d'un tel défaut, elles écouteraient la voix maternelle de la sagesse ; elles se corrigeraient bien vite ; le moyen certain de prendre une ferme résolution et de la mettre en action, c'est de demander au bon Dieu qu'il leur en donne la force.

Le plus petit livre du monde :

Il se trouvait, paraît-il, dans les mains de Lord Dufferin. C'est une édition du livre sacré des *Sikhs*, imprimée sur un format dont la grandeur ne dépasse pas la moitié d'un timbre-poste.

L'homme n'a pas besoin d'être beau, on ne lui demande que d'être sincère et bon. G. MIMOSA.

Le Coup de Jarnac.

Par la fin tragique du regretté sous-lieutenant Raoul de Jarnac, mort, il y a deux ans, s'est éteint l'un des grands noms de l'armorial français, nom dont la notoriété historique dramatiquement s'affirma par le célèbre *coup de Jarnac* passé dans notre vocabulaire non sans altération toutefois de sa signification primitive. Pour un peu il désignerait acte de traitrise, de félonie. Or rien d'approchant dans les annales de l'époque qui considèrent le coup comme imprévu, que l'adversaire ne *songea point à parer*, mais si licite en les règles du duel, que tout marri qu'il fut de l'issue pour son favori La Chataigneraye, Henri II embrassant Jarnac, lui dit: *Vous avez combattu en César et parlé en Cicéron.*

De Jarnac eut en outre l'honneur d'une Ode de Ronsard à sa louange. Ce mémorable duel eut de plus l'heureux résultat d'être le dernier des duels *en champ clos* qu'une barbare coutume lombarde avait intronisés en France.

L'origine de celui-ci avait été un vulgaire potin de cours. Le jeune seigneur de La Chataigneraye ayant étourdiment rapporté à François Ier son parrain, que son ami Guy de Chabot seigneur de Jarnac s'était vanté à lui d'avoir eu les faveurs de sa belle-mère, Madeleine de Puiguyon seconde épouse de Jarnac père, et François Ier ayant sur ce fait plaisanté le jeune homme, de Jarnac répondit au roi que La Chataigneraye *en avait menti*. Ce démenti, rendu public, nécessita une rencontre, à laquelle d'ailleurs François Ier refusa opiniâtrement son consentement. Henri II n'eut point les mêmes scrupules, et dès son avènement, avant même qu'il fut sacré, les deux irréconciliables adversaires obtinrent l'autorisation d'un combat *en champ clos* auquel chacun d'eux s'était préparé chez les plus notoires maîtres d'escrime d'alors. L'un et l'autre étaient davantage appréciés, de Jarnac surtout *pour le grand soin de ses ajustements qu'eut le métier des armes*, dit une chronique du temps.

Le 10 juillet 1547 le duel eut lieu dans le parc de Saint-Germain-en-Laye en présence du roi, du connétable de Montmorency et plusieurs autres seigneurs.

"Il était quasi soleil coucher premier qu'ils entrassent en duel. La Chataigneraye avait tous les avantages; habitué depuis longtemps à ces sortes de combats fort adroit aux armes, de courage invincible qui avait fait mille preuves et mille hasards de sa valeur: et Jarnac non qui faisoit plus grande profession de courtisan et dameret à se curieusement vêtir que des armes et de guerrier."

Au plus vif du combat, Jarnac d'un coup de revers (le coup de Jarnac) fendit le jarret de la Chataigneraye, qui tomba baigné dans son sang. Ayant à sa discrétion la vie de son adversaire, le vainqueur supplia le roi d'accepter le don de la vie de la Chataigneraye qui se refusait à demander merci.

Le roi se laissant enfin gagner par les prières de Jarnac et celles du connétable, permit que l'on portât le blessé dans sa tente pour le panser, mais la honte de sa défaite le jeta dans un tel désespoir qu'il arracha l'appareil et mourut trois jours après.

Le chagrin qu'éprouva Henri II de la mort de ce favori, eut comme résultat l'interdiction des duels en *champ clos*.

Dans le *Mercure* de février 1680 au sujet de la nomination du comte de Jarnac à la lieutenance du Saintonge et de l'Angoumois, nous lisons:

"Son mérite particulier n'est pas moins connu que celui des grands hommes dont il descend, et il ne faut avoir aucune connaissance de l'histoire pour ignorer que les noms de Chabot et de Jarnac sont fameux. Cette maison est des plus illustres; elle a eu deux grands écuyers, un grand-prieur, un amiral de France et plusieurs ducs et pairs qui par le nom de Rohan ont fort contribué à lui donner de l'éclat. Je ne vous parle point des alliances qu'elle a avec les maisons de la Rochefoucault, de Rochechouart, de Luxembourg, de Colièny, de Duras, de Pisselieu, etc., etc. Il n'y a personne qui ne le sache."

Seul de cette illustre lignée, un père aujourd'hui pleure sur la tombe prématurément ouverte.

VALPÈRE.

Soyons humbles pour être sages; voyons notre faiblesse, et nous serons forts.

J. J. ROUSSEAU.

Le désordre s'use de soi-même, et du mal, tôt ou tard, sort le remède du mal.

LAMENAIS.

Dussé-je encourir la colère du peuple, je lui dirai hardiment la vérité.

BARNAVE.

La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul; et quand le cœur est vide, le chemin paraît long.

Gustave DROZ.

Mots pour Rire

Ma fille est insupportable; elle me fait venir des cheveux blancs.

Lili intervenant:

—Alors, toi non plus tu n'étais pas sage, quand tu étais petite, puisque grand'mère a tous les cheveux blancs,

—

Une dame en visite, s'adressant à l'enfant de la maison.

— A quelle heure dîne-t-on chez vous mon petit ami?

—Maman a dit qu'on se mettra à table aussitôt que vous serez partie.

Il est temps de donner sa démission de femme, quand les hommages cessent d'être des insolences pour devenir des politesses.

J'appelle poète celui qui sait formuler mon rêve.

L'éducation peut comprimer un instinct, mais elle est impuissante à le déraciner.

COMTESSE DIANE.

Avez-vous un Bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

Il adoucit les souffrances de l'Enfance;
Il est le repos des Mères fatiguées.
Il épargne de précieuses existences.

Prix 25c. A vendre partout

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

Un remède de famille prompt et sûr

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir a place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le Mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents, son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède sous la main en cas de besoin.

A vendre partout. Prix 25c.

LES VERS.

Les Pastilles du Dr Coderre pour les Vers. sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

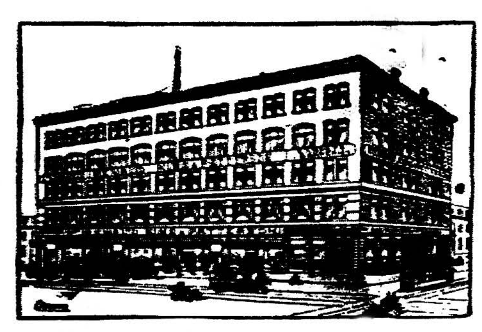
Ce remède à la forme d'une **Très petite Pastille de chocolat**, étant considéré comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boite, ou par la malle sur réception du montant.

The Wingate Chemical Co., Ltd, Montreal, Can



Le Temps est Arrive

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc. !

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

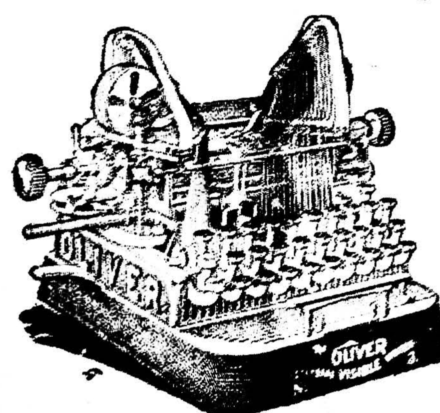
Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie, Tapis turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN SAINTE-CATHERINE et GUY

Le Clavigraphe ..Canadien.. OLIVER



Qui écrit d'une Façon Visible.

Agents Demandes.

Ecrivez pour avoir nos offres spéciales.

La Compagnie du Clavigraphe Canadien Oliver

183a RUE SAINT-JACQUES MONTREAL.

COALTAR SAPONINE

Desinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Tres efficace contre les

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATIONS, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomparable pour

L'HYGIENE DE LA FAMILLE

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

Se méfier des Contrefaçons.